



Darroux de la Terre.

V. Rev. des Lamy. Prom. 8 11.

N^o 9. P. 132.

11

BRELOQUES

O u resp. Pf XVIII-460

RECUEIL

DE PIÈCES

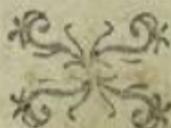
FUGITIVES.

SECONDE ÉDITION.

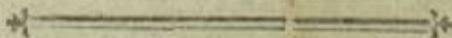
Corrigée & augmentée.

..... Operosa parvus
Carmina fingo.

HORAT.

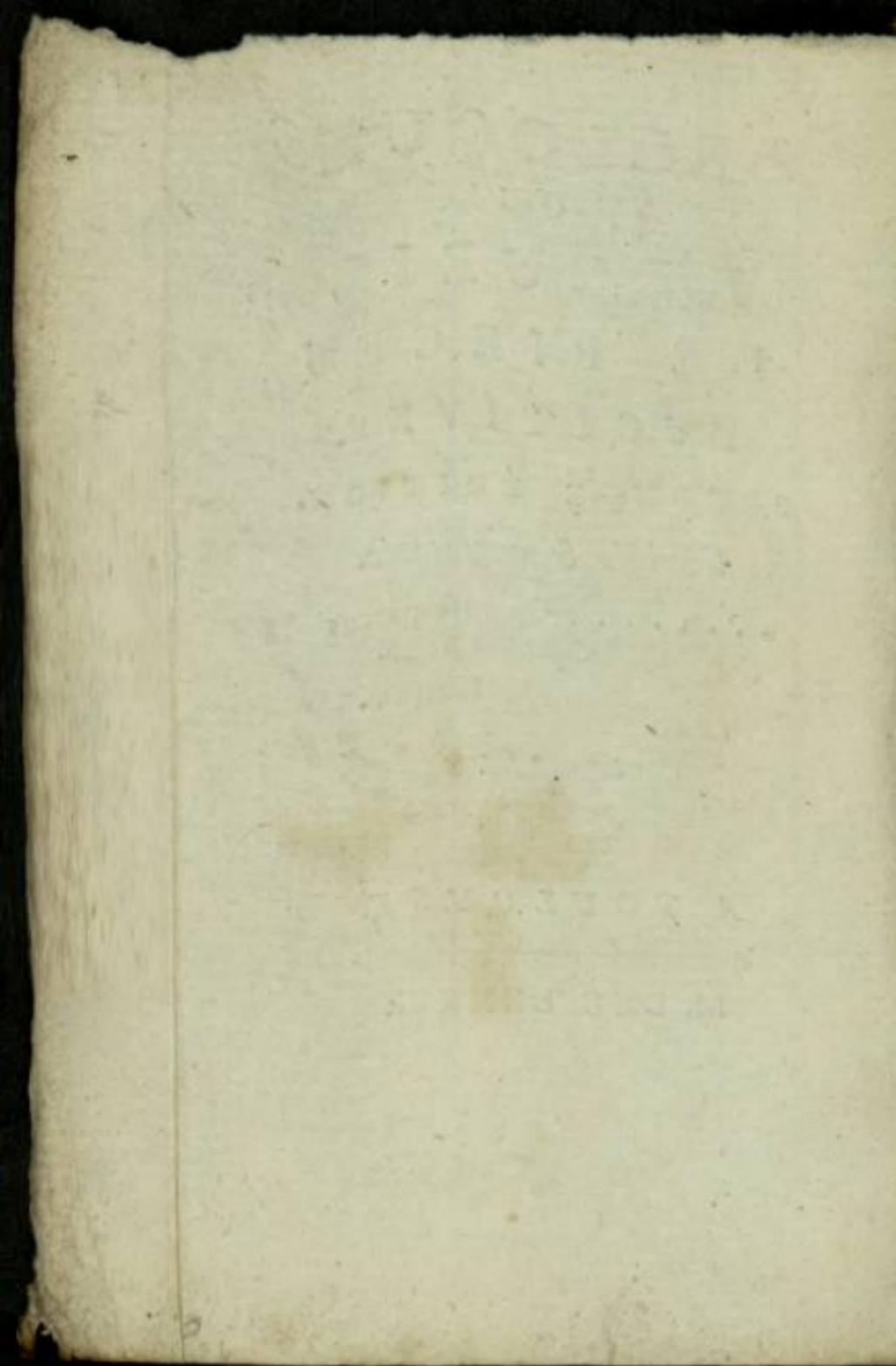


A TOULOUSE.



M. DCC. LXXXII.







ÉPITRE
DÉDICATOIRE,
A M. L. M^v.

MONSIEUR,

Vous l'avez exigé de moi, & je
l'ai promis, d'exposer au grand jour

le Recueil de mes Bouffées. Je l'ai dépaissi de moitié, depuis que vous ne l'avez vu. Pourquoi ? Parce qu'en ragréant l'extrait que je vous en offre, j'ai éprouvé que l'attention de mon esprit nuisoit à ma foible santé. Des Breloques n'en valent pas le sacrifice. Pour si finis qu'on les suppose, les jolis riens sont incapables de produire une blquette de gloire. On les lit par désœuvrement, sans s'aviser de leur Auteur. Mieux vaudroit avoir

D E D I C A T O I R E. v

inventé le Sabot que ces pénibles
Bagatelles.

Si dans la révision de mes Œuvres,
je n'ai pas trouvé de Sarcasme à effa-
cer, je n'ai point à rougir des traits
de louange que j'y ai conservés. La
vénération & l'amitié les ont l'une ou
l'autre dictés. Tout autre motif m'a-
vileroit à mes yeux. Fier de la médio-
crité de ma fortune, sans ambition
comme sans talens, n'ayant ni souhait
à faire, ni graces à demander, loin

de toute inquiétude de l'avenir , à chaque moment de ma vie en balance avec les événemens même les plus brusques , autrement dit , prenant le temps comme il vient , libre enfin par ma position , par où l'intérêt pourroit-il me prendre ? Je l'en défie. Cette heureuse disposition de mon ame , qui la met à l'abri de toute secouffe , n'est pas chose nouvelle pour vous , MONSIEUR. Vous savez par cœur toutes mes habitudes.

DÉDICATOIRE. vij

Ma favorite ? Celle qui m'attache à vous , indépendante des sens , survivra sans doute à leur extinction totale. L'Incrédule qui ne voit pas l'idée d'une éternité éclose des pures affections de son cœur , je le demande au vôtre : fait-il aimer ? Problème à résoudre.

J'AI l'honneur d'être , &c.

P. S. Une Epître Dédicatoire , vide d'éloges , est une rareté mal-

honnête. Ceux qui connoissent, Monsieur, votre modestie, loueront ma retenue.



PRÉFACE.



PRÉFACE.

QUAND ces Breloques furent imprimées pour la première fois en 1778, on ne se proposa qu'un simple Essai; & si depuis on en donna la suite, l'Errata avec, ce ne fut qu'en attendant une édition plus soignée. On se flatte qu'il y aura dans celle-ci peu de fautes de Typographie; & on ose la livrer au

Public sans réserve aucune. Dans cette vue, on a corrigé dans la substance même du Livre, quelques endroits défectueux, particulièrement au Cantique de Noé : car outre l'augmentation de la sixième strophe, on a substitué la richesse des rimes à la suffisance de quelques-unes. La dignité du sujet exigeoit sans doute cette refonte. Aussi l'Auteur se reprochoit-il *in petto* une négligence qu'il s'est rarement permise dans ses

Productions futiles. Un Cantique lui a paru dans la réflexion une Ode du plus haut genre , caractérisée autant par les élans du sentiment , que par la magnificence des images. Il a miré le but sans l'atteindre , & sent mieux qu'un autre , qu'il manque à cette Piece , pour faire effet , un air de la composition du sublime M. GLUCK.

En modélant cette édition sur le format de la Collection dite des petits Auteurs , on avertit que ce n'est

là qu'une attention envers ceux à qui c'est plus commode. L'Auteur renvoie au titre parlant de son Livre quiconque le soupçonneroit de s'égalier à ses Maîtres. D'après cet aveu, il auroit pu, ce semble, économiser les frais de réimpression. A-t-il donc pris à tâche d'excéder ses Lecteurs ? Deux cents Exemplaires de la première Edition, distribués, avoient suffisamment rempli cet objet : la récidive est impardonnable.

Il a prévu ce reproche. Mais quelques éloges articulés par des bouches attrayantes, l'ont séduit & fait passer outre : il est facile.

Après tout, que peut-il en arriver ? Ses Breloques moisiront dans un fond de boutique de Libraire : ce fort leur sera commun avec des traités de Morale, qui sont comme la Géométrie du bon sens. Encore ? Que d'Ouvrages aussi exigus que le sien, ont vécu tout un jour ! Viser

à cette existence éphémère le zéro de la célébrité & son premier terme, est-ce par trop présumer de ses petits talens ?

Convaincu de leur médiocrité , il a eu la pudeur de ne les exercer qu'à de petits desseins. A son vol rez-terre , s'il est apperçu d'un point tant soit peu éloigné , on croira le voir ramper sur la surface du globe ; & cette illusion optique se renforcera à la lecture de chaque Épître , parce

qu'elles sont toutes jetées au même moule. Il s'attend bien qu'à la place de cette simplicité piquante, de ce naïf onctueux, la magie du style Épistolaire, on ne leur trouvera qu'un air plattement Bourgeois. En rapprochant ses Ecrits au plus près du ton libre des conversations, il a cru & croit ce ton humain propre à presque tous les genres, semblable au *Medium*, qui, dans tout chant quelconque, donne à la voix la facilité

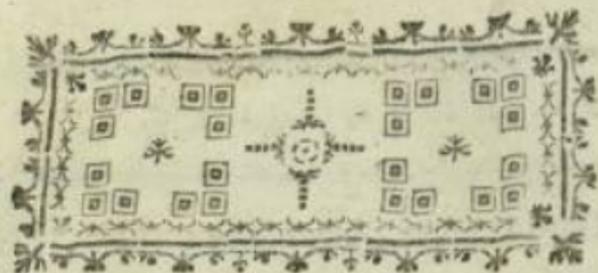
de monter à l'aigu , ou de descendre au grave sans cesser d'être moëlleuse. S'il a bien vu , & mal exécuté , sa méprise est sans conséquence. Il n'en fera pas de même , il le présage ainsi , de certaine situation trop tendre qu'on rencontre dans quelque-une de ses pieces ; malgré le soin qu'il a pris d'en dégrader les couleurs , gens austeres (il en est encore) s'offenseront peut-être , & très-impitoyablement livreront son Recueil aux flammes.

Femmes

Femmes aimables! Vous qui dulcifiez la vertu par de légers sacrifices pour les intérêts de la Société, consolez-vous l'Auteur de l'affront qu'on lui fera essuyer? Il connoît votre intrépidité, & sollicite votre indulgence. Sures de vous-mêmes, & aguerries par l'habitude d'un commerce délicat avec des Amis de choix, vous lisez sans danger des Romans passionnés, vous n'y cherchez que le bien dit. Tel l'Amateur ne voit dans

les Tableaux voluptueux de l'Albane que le génie de l'Artiste , sa touche délicate , la beauté de l'exécution : son ame ravie insuffit à tous ces sentimens ; il n'y a point de place pour d'autres.

Nota. Les Pieces de ce Recueil sont ordonnées tout comme dans la premiere Edition : on a rangé sous le titre (Additions) celles qui n'avoient point été imprimées auparavant.



CANTIQUE DE NOÉ.

ENCOR, Seigneur, de ta vengeance
Suspends les formidables traits.
Qui : sans frapper, de la licence
Tu peux arrêter les progrès.
Quoi, mes freres martyrs du vice,
Sous les' coups de cette justice
Dont ta main bande le ressort ... ?

Dans l'Arche , à l'abri de ton ire ,
Je tremble : à peine je respire :
Ciel ! ton amour pour eux s'endort.

DE ta puissance méconnue ,
Ton tonnerre instruit l'Univers ;
Et l'onde en vapeurs soutenue ,
Tombe en masse du haut des airs :
La mer mugit , s'enfle , s'irrite ;
Ses flots , que ton courroux excite ,
Reproduiroient-ils le chaos ?
Des élémens quel choc terrible !
La terre , en ce désordre horrible ,

M'échappe , croule dans les eaux.

O mort , sur les débris du monde ,

Tu branles ton sceptre inhumain.

Le voile d'une nuit profonde

Déployé , ne l'est pas en vain.

Mais , dans tes exploits légitimes ,

Éveille au sein de tes victimes

L'humble remords de leurs excès.

A regret , homme inconvertible !

La vague à ta perte sensible ,

Cede au poids lourd de tes forfaits.

L'ÉCLAIR éteint dans les nuages

Résoûs en brouillard épineux :
Une mer platte , & sans rivages ,
A flot des cadavres hideux :
L'empreinte d'un morne silence ,
Pire encor que la violence
Des organes du mouvement...
Ah ! le tableau devient plus sombre ;
Du monde il n'offre plus qu'une ombre
Dans l'indolence du néant.

(1) SCENE odieuse de ténèbres !

(1) La ressemblance de cette stro-

Mon sang se glace épouvanté.
J'entends des hurlemens funébrés

phe avec ce passage du Poème des
Saisons :

On entend quelquefois des cris lents
& funébrés ,
Des hurlemens affreux rouler dans les
ténébrés, &c.

e st du hazard un effet bien sensible ,
puisque l'Auteur Ginguet du Cantique
a toujours été à plus de 150 lieues loin
du célèbre Auteur du Poème , &
qu'en 1766 , époque antérieure à

Rouler dans un air empesté.
Monstre infernal ! tes yeux farouches.
Fui. Tu vomis par mille bouches
Des feux & des serpens ailés.
Mon Dieu ! ta pitié m'abandonne ,
Et ta colere qui bouillonne ,
Déchire mes sens défolés.

QUAND sous la dent d'un loup avide

l'impression de ce dernier Ouvrage ,
il eut l'honneur d'envoyer le sien à
M. l'Arch. de Rouen , aujourd'hui
Card.

Un

Un agneau se trouve engagé,
Instant de trouble aussi rapide
Que l'instant qu'il est égorgé!
Chef d'une famille éperdue,
Mais, que tu n'as ni confondue,
Ni proscrite avec les ingrats,
Je le demande à ta clémence;
Un acte encor de bienfaisance ?
C'est de hâter notre trépas.

QUE dis-je ? des jets de l'aurore
Pénètrent cette affreuse nuit :
Le monstre fond : l'air se colore ;

La mer s'entrouvrant à grand bruit,
D'un gouffre, ô crise inespérée !
La terre fort nue, éplorée
De la perte de sa beauté :
Salut à l'Astre qui m'enchanté,
Qui va par sa chaleur puissante
Lui rendre sa fécondité.

CHERS enfans, sauvés des prestiges
D'un sacrilege & fol amour !
Rassurez-vous. Que de prodiges
Ont scellé pour nous ce grand jour !
Du Tout-Puissant la main propice

Soutenoit ce frère édifice
Vainqueur de la rage des flots.
Le monde englouti dans l'abîme,
Par un effort plus que sublime,
S'est relevé du fond des eaux.

OBSERVEZ qu'un effluim d'Idoles
Déjà se ranime avec nous.

Le miel des Voluptés frivoles
Est plus venimeux qu'il n'est doux.
Telle qu'un prisme, leur image,
De la raison, sur leur passage
Rompt, plie, écarte les rayons

Qui ; loin de leur première route ,
Égarent celui qui n'écoute
Que le cri de ses passions.

DU Très-Haut la munificence
Coule de son immensité.
Portons notre reconnoissance
Jusqu'aux desseins de sa bonté.
Un jour , fidelle à ses promesses ,
Il épuîsera ses largesses
Sur nos trop heureux Descendants...
Œil de Dieu ! pour faveur dernière ,
Souleve un coin de ta paupière ,
Que je te voie avant le temps !



ÉPITRE

A M. D. L. R. A. D. R.

En lui envoyant le Cantique.

A Vous, mon Illustre Mécène,
J'adresse des Vers de mon cru,
Des Vers enfantés avec peine,
Et polis du mieux que j'ai pu.
L'envoi de ce petit Ouvrage,

Que j'ai tenu long-tems caché ,
Est le trait plus hardi que sage
D'un cerveau de Vers entiché :
Je le fais. Mais je fais encore
Où sauver ma témérité ;
Dans votre cœur , cœur qu'on adore
Comme l'instinct de la bonté !
D'ailleurs , si du Ciel qu'il éclaire ,
Votre esprit plonge dans ma sphere ,
Que perdra-t-il en s'abaissant ?
Rien de sa vigueur naturelle.
Tel par la force de son aile ,

L'Aigle en son vol monte & descend.
L'Hymne enfin que je vous présente,
Si le plan en est mal conçu,
S'il peche par défaut d'entente,
D'un grand tableau c'est l'apperçu ;
Mais ce n'est pas assez pour plaire.
J'aurois désiré de mieux faire ;
Et ce désir qui m'a déçu,
Et le choix d'un Sujet sublime ;
Sans m'échauffer, m'auront tenté.
Qu'on blâme ma fragilité,
Eh bien ! elle n'est pas un crime.

EN butte à l'incrédulité,
Du merveilleux trop ennemie,
L'événement que je publie
Par la nature est attesté
A qui sans partialité
En observe les dissonances,
Des saisons l'inégalité
Et leurs diverses influences,
De certains lieux l'aridité,
Ou l'excessive humidité ;
Des nuits & des jours par semestre,
Triste effet de l'obliquité

De

De l'axe du globe terrestre
Sur le plan d'un cercle coupant
En deux points l'Equateur céleste !
Dans quelque coin du continent
La grêle , la faim & la peste ,
Semant la désolation ,
Le ferment des hétérogènes ,
Et leur funeste explosion ,
Des marais les vapeurs mal saines ;
L'air impregné de ce poison ;
Des coquillages sur un mont ,
Ceux-là : Bien d'autres phénomènes
Insolubles à la raison ,
Sont des preuves quasi certaines

D'une entorse aux physiques Loix
Parfaites à leur origine.
L'Univers est une machine
Construite, ce semble, en deux fois.
Dès que je vois dans les possibles
Un monde mieux que celui-ci,
Des différences insensibles
Du Centre au Nord, au Sud aussi ;
N'ai-je pas le droit d'en conclure
Qu'au moins le nôtre fut ainsi,
Puisqu'il m'en reste la peinture ?
Car, ou l'Auteur de la nature
Lui qui l'aviye à chaque instant,
En l'extrayant du pur néant.

A tâtons en fit la structure,
Se méprit sur l'arrangement ;
Sinon : depuis , expressément
Il en a faucé l'engrenage.
Aidé d'une tradition,
De toutes la plus authentique,
Je remonte à la source unique
De cette révolution ;
Et jugeant que le mal physique
Au mal moral est relatif ,
De Dieu je bénis le motif :
L'homme & le monde, tout s'explique



L'HERMITAGE,

ÉPIGRAMME

A U M Ê M E.

DE mon moulin, mon Hermitage
 Placé, Seigneur, loin de Paris, moi
 Mais, assez proche d'un Village
 Qu'habitent gens tous mal nourris,
 Et que l'éclat d'un faste outrage
 Ailleurs, plus qu'ils n'en sont surpris,
 Par volupté je vous écris.
 A vos vertus je rends hommage,

Pour en connoître mieux le prix,
Depuis que je vis en sauvage.
Ici, loin des folâtres ris
Je travaille à devenir sage.
J'essaie, & si je réussis,
J'aurai, par un nouveau régime,
Meublé mon chef de sens rassis
Pour avoir part à votre estime.
D'un plaisir doux & légitime,
Ici, resserrant l'horison,
Avec peu de gens je socie.
On redoute ma compagnie
Et les cahots d'une maison,
Qui toujours branle à l'unisson.

Du claquet mu sur la trémié.
De l'ennui pour contre-poison,
J'ai dans ce réduit aquatique
Ma Muse & son petit jargon.
Son naturel un peu caustique
Sert de ferment à ma raison,
Dont l'indolence flegmatique
M'égaloit aux froids limaçons.
Graces à l'humeur qui m'agite !
J'ai plus d'esprit que quatre oïsons,
Et quasi trop pour un Hermite.
Mais , sans avoir changé de peau ,
Comment suis-je un être nouveau ,
Etranger à l'espece humaine ?

Tel ce parasite Rameau ,
Le gui végete sur le chêne.
Mes jours ? Si le tems les entraîne ,
Zéphire en tresse le Réseau.
Jamais je n'éprouve de peine :
Mon thermometre est fixe au beau.

Souvent je fors & me promene
Sur la rive de mon ruisseau.
Ai-je soif ? Je bois de son eau ,
Faute d'en avoir d'Hipocrene.
Je rêve , ou je ne rêve pas ;
Et je m'afflieds quand je suis las.
Là faim quelquefois me ramene

A mon moulin , où mes repas
Sont plus simples que délicats.
Je vis de pain , d'œufs , de racines ,
Et le Dimanche de goujon.
Là , j'ai pour lit un sac de son :
Encore , à l'heure des Matines ,
D'un gros Couvent de Bernardines ,
La ressource de ce canton ,
J'y dors si bien qu'un Polisson.
Mes Amis ! Quand je me réveille ,
Groupe choisi ! Je vous bénis.
Tantôt mon esprit s'émerveille
De Polignac , ou de Bernis ,
De la Fontaine , ou de Corneille ,
L'amour

L'amour par Quinault introduit
M'approche en montant sa guitarré.
Je me trouble : il rit , le barbare !
Avant qu'il chante , il me séduit.
J'ai beau m'armer d'un air farouche,
Il ouvre sa petite bouche ,
La rose ainsi s'épanouit.
Au jeu de ses lèvres vermeilles ,
Aux premiers accens de sa voix ,
Je ferme mes yeux , mes oreilles ?
Je les comprime avec mes doigts.
Ah ! précaution inutile.
Un cerf , même le plus agile
Est pris , lorsqu'il est aux abois.

Glacial Loke ! je t'appelle ,
Tu viens , & c'est toujours trop tard.
Quand revenu de mon écart ,
Sous tes yeux froidement j'épelle
Dans ton essai volumineux
Des opérations de l'ame ;
De cet être peu lumineux ,
Sans voir sa chaîne ni sa trame ,
J'assigne la cause aux effets.
Nos sens frappés par les objets ,
Y burinent-ils la pensée ,
Tout comme une corde pincée
Produit le son d'un instrument
Quasi nul , sa corde cassée ?

Or , réductible au sentiment ,
Nos sens usés , l'ame est usée.
De cette conséquence aisée ,
L'incrédule s'enorgueillit.
De Malebranche qui vieillit ,
Déjà , la gloire est effacée.
L'ame dont il soutient l'honneur ,
Verroit-elle en Dieu son Auteur ,
Comme dans un miroir fidelle ,
Les objets qui different d'elle ,
Tant en substance qu'en grandeur ?
(1) Toi qui doutes de sa nature

(1) N'oser affirmer que la matiere

Pour n'avoir vu que son allure,
Tu seras aux yeux de l'erreux
Le Cristophe en métaphysique,
Le nord de la raison publique
Un esprit semi-créateur.
Loke ! Ma muse nous sépare,
M'enleve : & cet être bizarre
Moins prompt est le brillant éclair,
Perché sur le faite de l'air,
Me voici le Singe d'Icare,

ne peut penser, c'est confondre les
deux substances. Partant, douter de
la nature de l'âme,

Son fort m'en présage un pareil.
Mon œil suit , mesure , compare
Tous ces globes qui du Soleil
S'entrentrenvoient la lumière ,
Et dont la marche régulière
Se peint à l'œil observateur.
Epris de leur douce harmonie ,
D'Albion un hardi génie ,
A l'aide d'un rayon vecteur
Des mystères de la nature
Sonde l'énorme profondeur,
Croit-il dans cette nuit obscure
Découvrir l'occulte ressort ,
Qui poussant malgré leur effort

Et planettes , & satellites ,
Et cometes dans leurs orbites ;
Contraint les unes d'y rouler
En suivant les Lois de Képler ?
Tandis qu'il observe & calcule ,
Illustre René ! je t'accule ,
Peut-être , inconsidérément ,
Contre ton monde imaginaire
Que tu fis sans doute en dormant.
Le repos seroit constamment
Du plein un effet nécessaire.
Conçoit-on que le mouvement
En ait pu forcer la barriere ,
Afin d'y moude la matiere ,

Réduite à ton triple élément ?
Tes cubes par leur adhérence
Font un tout aussi lourd que dense ;
Et dans tous ses points opposant
Une invincible résistance
A la force de tout agent.
Dans ce chaos hypothétique ,
Où l'être languit vaguement ,
Privés de leur forme sphérique ,
Ces globes sans arrangement ,
Sans la moindre action possible
Seroient nuls éternellement.
En pressant le raisonnement
Ton système est inadmissible :

Je reviens à ton concurrent.

DANS un milieu non résistant,
Considéré comme un fluide
Qui tient de l'être & du néant,
(Quel crayon peut tracer le vide ?)
Lancés dans ce vaste océan,
Sur les rapports, les différences
Des masses, même des distances,
Ces corps plus ou moins attirés
Par une vertu magnétique,
Imperceptible, mais physique,
Puisqu'on en compte les degrés,
Font dans un temps périodique
Autour de leur foyer commun,

Ils

Ils font , exactement chacun ,
Leur cours , dont la trace elliptique
Me manifeste sa raison
Dans l'heureuse combinaison
De deux forces qui se provoquent ;
Sans se détruire qui se choquent ,
Mais , dont l'une inégalement
Infléchit l'autre constamment :
Et ce jeu , bien qu'en mécanique ,
Tout apprentif au doigt l'explique
Me fait bayer étrangement.
Non , jamais lanterne magique
Dans l'instinct d'un homme rustique
N'a produit cet étonnement.

Autre ha ha ! chaque planète,
 De l'ordre le plus apparent,
 Sur son essieu , tout en courant,
 Fait sa moelleuse pirouette
 (1) Moitié dans l'ombre , & l'autre
 au jour ;
 Et dès qu'elle acheve son tour,
 Pourfuit sa tâche le répete,
 Sans se reposer un moment ;
 D'où prend-elle ce mouvement ?
 Respectons la force secrète

VARIANTE.

(1) Juste , entre la nuit & le jour ;

Qui la tourne comme un fuseau :
Halte ! où le grand Newton s'arrête.
A-t-on jamais vu de roseau
Plus haut qu'un pin lever sa tête ?
C'est ma réponse aux curieux.
Mais , où suis-je ? De nouveaux Cieux
Cèdent aux efforts de ton aile,
Muse ! ton vol audacieux
Atteindroit-il au merveilleux
Du beau grison de la Pucelle ?
De grace ! Atterris. J'aime mieux
Etre éborgné par la poussière ,
Que d'exposer mes foibles yeux
A l'éclat des jets de lumière

De mille globes radieux.
Peints , si tu veux , d'un paysage
Et le lointain , & le contour
Ou , décris l'innocente amour
De quelque beauté de Village ?
O muse ! Alors , oui : je m'engage
A broyer pour toi les couleurs :
Et si nous tombons à la Ville ,
D'où j'ai par une fuite utile
Sauvé les débris de mes mœurs ,
Trempe tes pinceaux dans mes
 pleurs.
Les complimens & les querelles
Dont mon cœur étoit oppressé ,

Le culte d'un luxe (1) insensé,
Si ruineux en bagatelles,
Et l'indigeste dureté
Des mépris pour la pauvreté ;

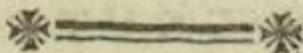
(1) Les Apologistes du luxe soutiennent qu'il en faut dans un Etat ; si leur opinion est vraie , reste la difficulté de planter la borne ; peut-être n'en avons-nous que la dose qui nous convient. Je suis tenté de le croire , quand je le vois si loin encore du point où je l'attendois. Où voit-on des appartemens complets , plafonnés de glaces ? Où sont les écuries peintes en mosaïque ?

La vogue des modes nouvelles ,
Leur constante mobilité ,
Symbole des cœurs infidelles ,
Qui sont tels par légereté ;
De maux honteux l'air infecté ;
La fourbe & les noirceurs cruelles ;
Enfin , la multiplicité
Des travers , des torts & des vices
Qui débordent à la cité
Pour avoir franchi leurs solstices ;
(Par égard pour l'humanité
Je tais les crimes , les supplices
Balancés par l'atrocité)
Tous ces excès m'ont révolté :

Ils me font trouver des délices
Dans un moulin où tes caprices
Couronnent ma félicité.

SEIGNEUR, de ma nouvelle vie,
Voilà le fidelle tableau.
Il est manqué, s'il vous ennuie.
Mais si l'effor de mon pinceau,
Dans certains traits de fantaisie,
Attire sur eux vos regards ;
Vous, dont la sagesse s'irrite
Contre la licence des Arts ;
O vous qui pesez leur mérite !
Souffrez que je me félicite

D'avoir satisfait au désir ,
A l'ambition de vous plaire.
Flatteur espoir ! Vœu téméraire !
Abusez-vous de mon loisir ?



Vivitur parvo benè.

On est heureux à peu de frais.

H O R A C E .



É P I T R E

ÉPITRE
A UN GOUTTEUX.

ÊTES-VOUS encor, beau Cousin,
Travaillé de la goutte ?
Les brumes du matin
Font que je doute
Qu'elle soit là sur son déclin,
Et cette incertitude
Fait mon inquiétude :
Tirez-m'en, si vous êtes bien.

Mais , sur-tout , songez au moyen
De rompre l'habitude
D'un mal qui trop souvent revient.
Vous pourriez tâter d'un régime
Qu'on m'a dit avoir réussi ;
Il est très-simple , & le voici :
Je n'y ferai que pour la rime.

LE lait , les végétaux & l'eau ,
Et , fût-il même légitime ,
Point de commerce avec Baheu ;
Très-peu de jeu , de l'exercice ,
La promenade sur vos pieds :
Pour compagnon vos amitiés ,

A leur défaut un voisin pris d'office :

Puis au retour

Un brin de cour

A l'Éminence (1)

De qui l'électrique éloquence

Fera passer dans votre esprit

Des jets du feu qu'elle nourrit.

Je vous envie une journée

Si bénévolement terminée.

Au lendemain

Même refrain ,

Et si jusqu'au bout de l'année

(1) M. le C. D. B.

Vous suivez cette gamme-là ,
Votre santé reverdira ,

(Hypocrate l'assure)

Vous serez frais comme un Cédraat.

Et quand l'âge fillonnera
Barbarement votre figure ,

Que de la vie usant tous les ressorts ,
Il alourdira votre allure ;

Le bon régime , alors ?

C'est d'obéir à la nature ,
De voir sans trouble & sans murmure

Les mesures de votre corps ,
Vous étayant de l'espérance

D'aller droit , ou , par ricochet ,

Dans un climat où l'innocence
N'a plus à craindre de déchet,
Où votre cœur en harmonie
Avec son ennemie
La raison, vous ferez surpris
De cet accord qui vaut son prix.
Là, dans une nouvelle vie,
Qui roulera dans un grand cercle d'or,
Votre esprit sans effort
Embrassera la chaîne
Des vérités qu'en ce bas lieu
Il entrevoit à peine :
Vous ferez docte, en voyant Dieu.

J'AI peint le Ciel en Camayeu
Autre qu'il n'est , je le parie.
Vraiment , c'est une étourderie
De peindre ce qu'on n'a pas vu.
Une autrefois plus retenu
(1) Vers des objets plus à portée ,

V A R I A N T E ,

(1) Au lieu de la (*) voie Lactée
Vers des objets à mon niveau ,

(*) Si ce mot peut entrer dans les
Vers , & qu'on préfere cette version
à l'autre , il faudra substituer . . . re-
cevrez à recevez . . . béniront à bénif-
sent . . . vous serez à vous êtes , là
où ces mots sont employés.

Mon œil avec eux de niveau ,
Je dirigerai mon pinceau.
La nature mieux imitée ,
De l'art j'atteindrai le vrai beau.
Déjà l'esquisse d'un tableau
Présente à mon ame enchantée ,
Au pied d'un fertile côteau
D'où jaillit }} une onde argentée ;
bondit

Ou , de mon œil plus à portée ,
Je dirigerai mon pinceau
Pour la vérité du tableau.
Sera-t-il un tableau champêtre ?
Vous y ferez , mais peint en beau ,
Votre front , &c.

Le profil d'un riant hameau ;
Et dans la cour d'un vieux château ,
L'effet d'une scène champêtre.
Là , dans un site assez nouveau ,
Votre front couronné de hêtre ;
Et sur un trône de gazon
Juché , comme Roi du Village ,
Vous recevez le tendre hommage
Des Colons du canton ,
Joint quelques fruits de la saison ,
Tribut de la reconnoissance ,
Prix des soins de la Royauté.
Au grand regret de la finance
Tous vos sujets dans l'abondance ,
Sous

Sous le joug de la liberté ,
Bénéissent votre Majesté ;
Et riche de leur bienveillance ,
 Heureux de leur bonheur ,
Vous êtes brillant de l'honneur ,
D'avoir des traits de ressemblance
Avec Henri ce Roi de France ,
Dont la mort fait saigner le cœur.
Ah ! trop long-temps je vous arrête.
Pardon , mon Roi , je vais finir.
Ennui , vapeurs , ou maux de tête ,
A la goutte pourroient s'unir ;
Celui que je viens de bénir ,
Vous ! Vous me maudiriez peut-être.

J'aurois manqué le but, cher Maître.

J'écris pour vous guérir

Et non pour concourir

Aux dérangemens de votre être:

Le mien auroit trop à souffrir.



PORTRAIT.
ÉPIÏRE

A une Dame Chan. de Remiremont.

COMME chacun suit ses penchans,
Je suis le mien. J'aime à médire,
Comtesse, même à vos dépens ;
Vous aurez donc une satyre
Au lieu d'un fade compliment.
De vos défauts, bien loin d'en rire,
Vous ferez honteuse un moment ;

Et cette honte , assurément ,
Vaut bien la peine de me lire.

Mais depuis ton dernier voyage
L'AMOUR , une fois tous les ans ,
Sous le domino du mystere
S'abandonnant au gré des vents ,
Parcourt l'un & l'autre hémisphere
Pour en visiter les Couvents ;
S'expose à maints coups d'étrivieres
Dans ces prisons où le désir
Gémit , entouré de barrières
Impénétrables au plaisir ;
Et de pareilles aventures
Se console & rit le premier :

Les Héros pansent leurs blessures
Avec des feuilles de laurier.
Mais depuis son dernier voyage
L'amour si fier aux précédens,
Est taciturne, & son visage
Décele les soucis cuisans,
Qui du Dieu matent l'ame altiere;
Je crains bien que de quelque temps
Il ne rentre dans la carrière;
Sar-tout, s'il tient à ses sermens
Qui sont affichés à Cythere.
Sous les derniers jours du printems
Il rejoignit sa tendre mere.
Il étoit sec, morne, abattu,

Plus mort que viv. Mon fils ! qu'as-tu ?
Lui dit-elle , les yeux en larmes :
Hélas ! Depuis qu'on ne t'a vu ,
Combien flétris sont tous tes charmes ?
Tu n'as plus cet air enchanteur ,
Ni cette gaieté qui folâtre ,
Ni des transports cette fureur
Pour qui mon sexe t'idolâtre :
Dis-moi ? D'où vient ? Parle , mon
 fils ,
Rassure mon ame incertaine.
Si j'en pénétrois les motifs ,
Je pourrois adoucir ta peine ;
Tu la concentres & l'aigris :

Epanches-la. --- Ressource vaine!
Je le prévois : mais , j'obéis,
Et d'abord , voilà le croquis
De l'unique objet qui m'enchaîne.
Voici l'histoire de mon cœur
Et le sujet de ma douleur.
A Remiremont en Lorraine ,
Où j'ai séjourné par malheur ,
Habite un essaim de vestales
Qui dans un Chœur bordé de stalles
Invoquent les Dieux noblement ,
Qui vivent jusques au moment
Que le froid hymen les réclame ,
Volontiers , régulièrement.

Là , donc , j'ai vu la belle Dame
Dont j'ai crayonné quelques traits.
J'adore , en baissant son image ,
La puissance de ses attraits ,
Et rougis de mon esclavage.
Le tendre incarnat de son teint ,
Ses cheveux épars où Zéphyre
S'enlace , & s'enflamme , & soupire
En les agitant sur son sein ,
L'éclat de sa bouche vermeille ,
De ses yeux le regard divin ,
Rayon de son esprit ! Enfin ,
Elle feroit une merveille ,
Et votre égale , si son cœur

Avoit

Avoit du vôtre la douceur.
Ah ! maudit ce cœur qui m'outrage.
Seroit-il fait de diamant ?
Tous mes traits émonflés, MAMAN...!
Ici , l'amour frémit de rage.
Il bredouilla. C'est grand dommage
Qu'il n'ait pu finir son roman.

LE triste renom de cruelle
Dans un siècle d'aménité ,
Qu'offre-t-il à la vanité ?
Plas d'Amant pendu pour sa belle.
Comtesse , dans l'antiquité
L'exemple en fut même assez rare :

Et ce beau maintien de fierté
De nos bons Peres respecté ,
Aujourd'hui , s'il ne la dépare ,
Rélegue en un coin la beauté.
Sort fâcheux , & que vous prépare
La constance de vos rigueurs !
L'amour se repaît de faveurs.
Si par fois il fait la grimace
De céder à quelques revers ,
C'est un enfant qui les hivers
S'amuse à glisser sur la glace.





ÉPITRE

A M. D. S. G. Conf. au Parl. de T.

QUELLE est esquisse, la nouvelle
Que je reçois sur ce moment !
Oh ! Votre Compagne fidelle
Dans ses flancs couve un bel Enfant.
Il fera , soit dit en passant ,
Comme vous juste , & doux comme
elle ,
Et de votre amour mutuelle
Le gage autant que l'ornement ,

Enfin , des bons fils le modele.
Je vous en fais mou compliment
En vers tels que naïvement ,
Tels qu'ils sortent de ma cervelle.
Peut-être bien qu'en les limant ,
J'amortirois le sentiment
Dont le négligé fait la grâce ,
Et que jamais l'art ne remplace.
Dès l'instant qu'il vient me saisir ,
Tout ce qui s'offre à ma pensée ?
Je l'écris. La chose est aisée :
Ma plume coule de plaisir.
Le Ruisséau qui dans la prairie
Erre , suivant sa fantaisie ,

Attache à son cours nos regards.
Avec lui sous quelques égards
Auroient-ils de la ressemblance
Ces vers faits avec nonchalance ?
Libres , bien plus que gracieux ,
Je crains qu'ils ne blessent les yeux
De votre scrupuleuse Dame.
Son front chaste comme son ame
Rougira de me voir instruit
De ses historiettes de nuit.
Tout persuade qu'elle est vierge ,
La jeunesse de ses appas ,
Sur-tout son timide embarras
Quand hymen rallume son cierge.

L'austere pudeur en ce cas
Faisant l'office de Pallas,
Vient la couvrir de son égide ;
Et sous cette armure rigide
Echappera-t-elle au danger ?
Vous ! qu'un respect amoureux guide,
Que l'habitude de fiéger
Rend encor moins fougueux qu'Alcide
Et plus propre à la ménager ,
Vous pleurez ! Sage Adélaïde !
Dites-vous pour l'encourager
Sur un ton digne d'Ariffide :
Vous pleurez ! Vous suis-je étranger ?
J'expirois par le suicide

Le crime de vous outrager.
La loi vous parle : elle décide
Que tout est commun entre nous :
C'est sans appel : & votre honte ?
Je la prends toute sur mon compte :
Vous triomphez de votre Epoux :
(1) Je tremble à cet assaut si doux.
Jamais , la Reine d'Amathonte
Ne fut aussi belle que vous.
Que mon sort fera de jaloux !
Le Ciel s'abaisse , ou bien , j'y monte.

V A R I A N T E .

(1) J'embrasse , en tremblant , vos
genoux.



L E S

REMONTRANCES

D'UN NAUTONNIER,

A. M. le C. de.....

VOUS qui mieux conduiriez.
l'Etat

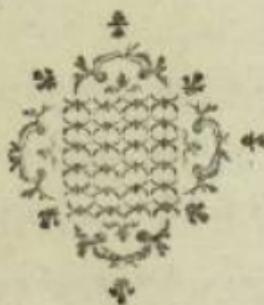
Que je ne fais (art où j'excelle)
Voguer ce bac, ou ma nacelle,
Daignez écouter d'un pied-plat
Un avis dicté par son zele.

Si

Si votre Eminence est mortelle ,
Quand votre gloire ne l'est pas ;
Pourquoi, SEIGNEUR, s'expose-t-elle
A passer l'eau ses pieds & bras
Emprisonnés dans sa voiture ?
Ah ! Si , possible est l'aventure ,
Si vos chevaux saisis d'effroi ,
Indociles à toute loi ,
Faisoient quelque pas en arriere ,
Votre char reculant d'autant ,
Culbuteroit dans la Riviere.
J'en frissonne : Quel accident !
O Ciel ! A vous tirer d'affaire
Petit ne seroit l'embarras.

Du Nageur le plus téméraire
Le secours nul en pareil cas,
Vous perdriez votre barrette,
La vie, aussi votre chapeau.
Moi, répondrois-je sur ma peau
D'une action trop peu discrète?
Le Benjamin de l'univers
Noyé! . . . Mais, noyé par sa faute.
N'importe? En cent endroits divers
On inculperoit l'Argonaute:
Je serois pris & mis aux fers.
Bien plus: on auroit la marotte
De votre mort de voir l'envers,
Et par un arrêt de travers,

Pour l'honneur de votre calotte
Malgré moi pendu par la glotte ,
J'étoufferois entre deux airs.



LES ADIEUX
DE CUL-DE-JATTE

A son Evêque nommé à l'Arch. d'A.

BIEN l'aimez-vous ce cul-de-jatte
Qui chante & rit, siffle & se gratte,
Soulant sa soif, son appetit.
Aujourd'hui, vraiment qu'il gémit
(1) Pelotonné sur de la natte ;

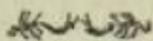
V A R I A N T E.

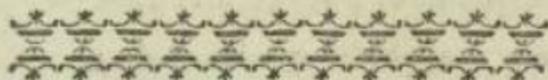
(1) Tout accroupi sur de la natte.

Le seul être qu'il attendrit ?
C'est son petit chien qui le flatte :
Vous l'ignorez. Il vous l'écrit :
Je suis ce buste fans esprit
Buste animé par vos largesses ,
Mais , qu'engourdit votre départ.
Quand on se traîne sur ses fesses ,
Comment fans le secours de l'art
Vous suivre, SEIGNEUR, en Provence?
Que puis-je dans mon impuissance ?
Tout au plus me désespérer.
Et je choisís d'obtempérer
A la force de l'indigence
Qui menace mon existence.

Imbibés des pleurs de mes yeux ,
Recevez mes derniers ADIEUX.
Sur le siege d'A. , à vrai dire ,
Vos talens , vos vertus aussi
Seront mieux exposés qu'ici ,
Plus utiles à notre Sire ,
A tout un peuple , & son bonheur
Ne peut qu'accroître mon malheur ,
S'il est possible qu'il empire.
Qu'il pese à mon cœur éperdu
Qu'un remords qui survient , déchire!
Encor , si l'argent que j'ai bu
De trop . . . Oui : j'en aurois de reste
Pour l'achat d'un âne assez lesté ,

Compatissant , tel qu'il le faut
Pour me porter à mon défaut,
Loin d'avilir par sa présence
L'attirail que votre Excellence
Traîne par état après soi ,
Eussiez-vous même un train de Roi ?
Mon baudet en toute occurrence
Seroit , malgré leur arrogance ,
Plus révééré que vos chevaux ,
Puisqu'il porteroit sur son dos
L'honneur de votre bienfaisance.





V E R S

A M. la C. de . . .

RESOLUMENT, à nos Etats

Vous suivez votre illustre frere.

Là , vos yeux feront du fracas

Tout autant qu'ils en pourroient faire

Si vous ne les contraigniez pas.

Là , nos Barons & nos Prélats

Feront leur principale affaire

De vous adorer à l'envi.

Le

Le ferin vit de chénevis :
L'encens est l'aliment des belles.
Son parfum doux même aux cruelles
Sur vos sens manque son effet.
Et quoique amour soit plus discret
Auprès de vous , qu'ailleurs alerte ,
Sa frivolité vous déplaît.
Ces beaux Messieurs donc, dans le fait,
S'agiteront en pure perte.
Mieux feroient-ils d'apprécier
Les intérêts de la Province.
Moyen sûr , bien que singulier ?
C'est de vous charger du cahier
Pour le porter à notre Prince.



V E R S

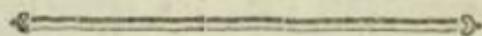
A M. D. F.

DE s Vers je n'ai plus l'habitude.
J'en ai perdu le goût aussi.
Pardon du peu d'exactitude
Que vous trouverez dans ceux-ci.
Si j'étois jeune , O F É L I C I T E ,
Ils seroient , sans en valoir mieux ,
Moins irréguliers à vos yeux.
L'amour vous suit. Mais , moi qu'il
quitte ,

Je lui fais gré de ses adieux.
Les glaces de l'indifférence
Sont préférables aux rigueurs
Dont il a payé la constance
De mes désirs pour ses faveurs.
Etes-vous belle ? Je l'oublie :
La raison m'en fait une loi.
Sous elle à contre cœur je plie.
Ainsi donc, vous n'aurez de moi
Madrigal, ni chanson jolie.
Froidement, ces Vers sont l'envoi
D'un Conte, jadis ma folie,
Et duquel, par honté je croi,
Vous m'avois demandé copie.



LE CHAPELET,
C O N T E.



A D R E S S É

*A un Membre de l'Académie
des Jeux-Floraux.*

U N Conte (1) est au premier re-
gard un ouvrage bien futile pour être

(1) La difficulté de retirer les co-
pies que l'Auteur avoit imprudem-
ment données de ce Conte, l'engagea

présenté à l'Académie ; mais , à l'envisager du côté du dessein & de l'ensemble des parties , un Conte n'est sous ce point de vue qu'un ouvrage sérieux : voilà mon excuse. Je n'ajouterai point que l'homme est si avide de plaisir , que des esprits du premier ordre croient n'avoir pas assez fait pour leur réputation , que de l'avoir instruit , s'ils ne l'ont encore amusé.

un jour à le châtier , & à le consigner sans autre but au dépôt de l'Académie. Les mêmes motifs l'ont déterminé à le rendre public.

Je n'ose me flatter que le succès ré-
ponde à l'intention que j'aurois de
divertir mes Lecteurs. J'ai pourtant
senti que la singularité d'un sujet ,
la nouveauté d'un plan , le concours
des incidens choisis & ménagés avec
art, la surprise d'un dénouement, fai-
soient le principal agrément d'un
Conte, & que pour achever de plaire ,
il ne lui falloit plus qu'un embon-
point proportionné. De riantes idées,
des faillies légères , un style simple ,
doux , vif & nué , une versification
aisée , des écarts pris du fond du

ſujet, & qui y ramenant, des ſituations peintes délicatement, &c. m'ont paru être les ingrédients dont l'heureux mélange conſtitue un bon Conte. Se rencontrent-ils dans celui-ci ? Je l'ignore: ce que je fais, c'eſt qu'il eſt fondu dans une Epître, mais fondu d'un même jet, & qu'en cela je n'ai point vu de modele. Je l'ai de plus entremêlé de quelques morceaux de poéſie (chaque Peintre a ſa maniere;) ſ'ils étoient aſſortis à la narration, aurois-je évité ce reproche d'Horace ?

*Humano capiti cervicem pictor
equinam.*

Pour tout dire , enfin , je n'ai employé les images , les figures , & ne me suis appliqué à paroître plus gai que voluptueux , qu'afin qu'on me lût sans rougir , même sans scrupule.





LE CHAPELET ,
CONTE ,
A UNE DÉVOTE .

RIS, quand je vis succéder
A l'air riant , à l'air qui touche ,
Votre air contrit qui m'effarouche ,
Oui : je crus vous voir décéder.
Avois-je tort ? Qu'est une belle
Qui de pleurs voilant ses appas ,
Ne vit pour autrui , ni pour elle ?

Tant vaut (pardonnez-le à mon zele)
Tant vaut qu'elle n'existe pas.
Ce feroit prendre un nouvel être
Et l'offrir à nos yeux surpris ,
S'il vous plaifoit de reparoître
Avec le cortege des ris.
A cet effet , je vous dédie
Un petit conte, où vous verrez
Que vainement on sacrifie
Des plaisirs chers & dévorés
Dans le court printems de la vie :
Ils suivent l'âge où vous entrez.

MAIS avant que d'ouvrir la scene ,

Il est bon que je vous prévienne
Que plus léger qu'une vapeur ,
Docile au souffle qui l'entraîne ,
J'aurai dans ma course incertaine
Et pour boussole & pour moteur
Des Zéphirs l'inconstante haleine ,
Ou , les caprices des amours.
L'œil suit une onde fugitive
Qui s'entortille dans son cours :
Suivez-moi dans tous mes détours :
Je promets qu'au bout de la rive
Vous retrouverez les beaux jours.

COMME vous , LISE étoit dévote.

La Bible étoit son bouclier ,
Pour casque elle avoit sa capote ,
Et son pri'dieu (1) pour atelier.
Auparavant , notez que LISE
Du monde faisoit l'ornement ,
Quand tout d'un coup (quel change-
ment !)
Sa Maison , l'Hôpital , l'Eglise

(1) Le Dictionnaire Grammatical
préfère pri'dieu à prié dieu , adopté
par l'Académie. En choisissant ce
dernier , & en supprimant la con-
jonction , on conserve le Vers , mais
l'oreille est moins flattée.

Devinrent son triple élément.
Pour les Amours quelle surprise !
L I S E du plus brillant été
Raccourcissoit la période.
Ah ! C'étoit rompre avec la mode ,
Avec les jeux , la volupté.
Sur ce les Amours s'assemblerent.
Les plus vifs aussi-tôt formerent
Le noir complot de s'en venger.
Contre eux les autres opinerent
Que mieux valoit la rengager.
Et le moyen ? ils s'en chargerent.
Fut-il bien pris ? Je n'en fais rien.
Mais , ces Amours savoient très-bien

Que *LISE* pleuroit un *Rofaire*
Qu'elle perdit en s'échappant ,
Des bras de qui ? N'est pas l'affaire
Dont il s'agit pour le présent :
Suffit qu'instruits de l'aventure ,
Nos Amours prennent pour ceinture
Rofaire à l'autre ressemblant.
I R I S , remarquez en passant
Que plus honnête est leur posture.
Car , ils étoient auparavant
Tels que les créa la nature.
Dans ce dévot ajustement
Manqueroient-ils leur entreprise ?
La nuit même les favorise.

Ils partent : & sur le moment
Dans le lointain découvrent LISE
A la faveur de son flambeau.
Tout enflammés d'un feu nouveau ,
Ciel ! Nous avons le vent en poupe ,
Disent-ils d'un ton assuré ,
Nous voyons le port désiré
Où nous boirons à pleine coupe
Le nectar de la volupté.
Trop d'ardeur dans la circonstance
Les porte à toute extrémité.
Il manque à leur félicité
Un point, vraiment de conséquence ;
Et quel point ? La réalité.

Faites grace à leur pétulence.
Les Amours n'ont jamais été
Soupçonnés de trop de prudence.
D'ailleurs , dans la jeune saison
Un écart , une extravagance
Ont toujours eu la préférence
Sur le compas de la raison.

TANDIS que ces têtes légères
S'enivrent de mille chimères ,
L I S E , soit-dit en raccourci ,
Vers un Couvent la pépinière
De cassards , de pédans aussi ,
Porte ses pas , non sans souci.

Les

Les songes de la nuit dernière
Lui faisant craindre celle-ci ,
Elle va trouver certain père ,
Homme en ce cas de bon conseil.
Elle voit le but : elle espère
De morigéner son sommeil ,
Quand par un élans nompareil
Arrive la troupe enfantine
Qui barre à LISE le chemin.
A passer outre elle s'obstine.
Un dard vole , effleure son sein ,
Un autre tombe dans sa main :
LISE le rejette & recule.
Sainte frayeur ! Mais , le scrupule

De surseoir un pieux dessein ,
Fait qu'elle avance , résolue
D'oser tout pour l'exécuter.
Elle pousse : & l'on s'évertue
De l'autre part à riposter ;
A chaque effort nouvel obstacle
Plus difficile à surmonter :
Au moment de se dépiter
Elle entrevoit (quel doux spectacle !)
Le Ceinturon de nos Amours ,
Et se convainc par ces atours ,
Par les ailes, par la tournure ,
Que ce sont là des Chérubins.
Tels dans nos Temples sont-ils peints.

Mais , le meilleur de l'aventure !
Dit-elle en y portant ses mains :
C'est mon Chapelet ! oui : lui-même ,
Lui , qui dans un péril extrême ,
Fut perdu , mais l'honneur sauvé.
Miracle ! je l'ai retrouvé.
Ciel ! Soutiens-moi dans ma surprise...
A ces mots son flambeau s'éteint ,
Et s'enfonçant dans sa méprise ,
O grace ! Acheve , poursuit LISE :
De mon scélérat fais un saint.
Où l'emporte un excès de zèle ?
Ici , je faux d'expression.
Le directeur est au billon.

Eh ! Quel besoin en auroit-elle
En si fervente occasion ?

QUAND du soleil l'avant-couriere
Avec un pinceau de lumiere
Blanchit les bords de l'horison ,
L I S E finit son oraison.
Alors que l'illusion cesse ,
L I S E des fils de la tendresse
Reconnoît le piege enchanteur.
Dieux ! Pardonnez à mon erreur ,
Dit-elle à la troupe volage :
Je suis à vous , je me rengage.
J'en fais le pacte pour toujours.....

Le parti qu'elle prend , est sage.

Pourroit-on penser au bel âge

D'être la dupe des amours ?

Oh ! Graces à leur courtoisie ,

LISE sur des flots de plaisir

Erre au gré du tendre désir.

Que son sort est digne d'envie !

IRIS d'un si rare bonheur

Les amours vous offrent copie.

Soyez sensible à leur faveur.

Vos yeux à l'unisson du cœur

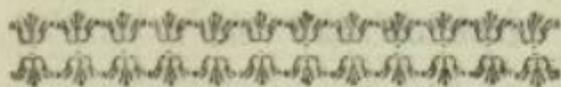
Se rempliront de douces flammes ,

Ou , des désirs impétueux ;

Et tantôt vifs , ou , langoureux

Ils tiendront sans cesse nos ames
Dans un trouble voluptueux.
Voilà quel étoit leur empire
Quand le petit Dieu de Paphos
Y folâtroit malgré Sémire.
Pouvoient-ils s'ouvrir sans séduire,
Sans faire pleurer leurs rivaux ?
Hélas ! Depuis qu'ils sont dévots,
A peine, IRIS, ai-je ouï-dire
Qu'ils soient taillés pour être beaux.
Jocamur, non lædimus.

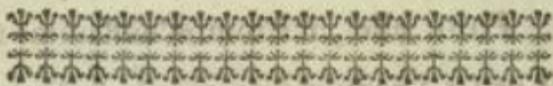




E N V O I

A l'Académie des Jeux Floraux.

DU bel esprit l'arcepape
Société ! Dont le suffrage
Immortalise maints Auteurs ,
Je vous communique une Epître ,
Ou , plutôt un conte. A ce titre
Il est indigne de vos fleurs.
Lisez-le pourtant , s'il amuse ,
Je me louerai de l'avoir fait.
Mais de dépit , s'il vous déplaît ,
Je briserai ma cornemuse.



O D E
A M. D. F. M.

CES monts qu'embrasse un nuage
Qui décolore le jour ,
Font de ce vallon sauvage
Un sûr asyle à l'Amour.

QUITTEZ les bois de Cythere ,
Plaisirs ! Venez dans ces lieux.
Dieux ! Vous y verrez Glycere.
Quelle fête pour vos yeux !

P O U R

POUR elle , ici tout m'enflamme :
Les (1) eaux même que j'y bois.
Divins transports de mon ame !
Eclatez tous à la fois.

LIVREZ à votre énergie ,
Faites flamber mes accens ,
Afin qu'elle soit faisie
De tout le feu que je sens.

ENREGISTREZ les prodiges
Qu'operera sa beauté ,

(1) Les Eaux minérales du lieu.

Soutenez-moi , doux prestiges
 D'une ardente volupté.

GLYCERE ! Eh quoi ! Tu t'alarmes.
 T'offensent-ils mes accès ?
 Sois juste , impute à tes charmes
 Mon amour & ses excès.



CANTATE

Dans le dialecte du Pays.

A M. la V. de

UNE BERGERE.

LEs Pastous , é Pastourettos
Qué bous careffoun dé l'el ,
Bous présentoun dé flourettos
É l'aynat dé lour troupel ;
Aco's un présèn , MADAMO ,
Per estr'ouffert pla pichou.

Jouft la bountat dé hostr'amo
Qué ba creyfié de balou !

AGOUAY, à l'albo-lébado.

Lés aufels pus amarbits,
Nous an dé hostr'arribado
Per lours fiullels abertits.

Un ros apreb la secado

Lés réjouits helcop méns :

Auriats prés la matinado

Per la puncto d'él printéns.

Le Chœur DES BERGERS.

Q U É lou Soulél, é la Luno,
Amay les luquets d'él Cél,

Qué s'amagnén dins la bruno ;

N'abén un astré pus bel.

D'hymén qué lou nous enboyo :

Sur nous ratjo la fabou.

Arrigoulén-nous dé joyo ,

Ufflan-nous dé tant d'annou.

U N E B E R G E R E ,

S'un marit pot dé la bido

Nous alaugéri lou mal ,

Gracios à bostro causilo !

Abes just lou qué bous cal.

Lou rey d'uno galiniéro ,

E lou pus tendr'apparrat



N'an ni la mino tant fiero ,
Ni l'el tant affifoulat.

C O U M' U N co casso de raço ,
Lou Nénet prumié qu'aurets ,
Day feus en béfen la traço
Fagnara , né plourarets ,
Fagnara per fa la guerro
Aban d'efs'enperounat ,
É fara mourdi la terro
A l'Enemic estounat.

L E C H Œ U R.

TOUTJOUN, s'el Celnous escouto ,
É ploumb , é boumb' é boulet ,

Élis qué nou besoun goutto ,
Respectaran soun ploumet.
Al bruch dé tambourinados ,
Ambé dé brancs dé laurié ,
Ayci , farén de janados
En l'aunou d'aquel Guerrié.



G L O S S A I R E.

N'ahen.	N'avons-nous pas
Aco's.	C'est.
Agouay.	Aujourd'hui.
Affisourlat.	Plus qu'expressif.
L'albo.	L'aube du jour.
Alaugéri.	Rendre léger.
S'amaguén.	Se cachent.
Amarbits.	Émérillonés.
Amay.	Aussi.
Ambé.	Avec.
An.	Ont.
Apparrat.	Passièreau.
Arrigoulén-nous.	Rassions-nous.
Aunou.	Honneur.
Aufels.	Oiseaux.
Ayci.	Ici.
L'aynat.	L'ainé.
Bido.	Vic.

Brancs.

Branches.	Branches.
Bruch.	Bruit.
Brund.	Ombre de la nuit.
Cal.	Faut.
Causido.	Choix.
Co.	Chien.
Creyflé.	Croître.
Day.	Des.
L'el.	L'œil.
Élis.	Eux.
Enperfonat.	Formé.
Fiullels.	Sifflets.
Fagnara.	Quittera son nid.
Galiniero.	Poulailler.
Goutto.	Point du tout.
Janados, ou, jea- nados.	Feux de joie.
Jouft.	Sous.
Luquets.	Allumettes.
Mourdi.	Mordre.
Né.	En.
Nénet.	Petit garçon.
Pichon.	Petit.

Pla.	Bien.
Plus.	Plus.
Ratjo.	Coule.
Ros.	Rosée.
Secado.	Sechereffe.
Seus.	Siens, ou ses pro- ches.
Ufflan.	Gonflons, ou en- flons.
S'un.	Si un.





MADRIGAUX.

A M.

TON esprit, adorable Issé,
Et de tes traits l'heureux ensemble,
Font un effet divin, ce semble.
De mon âge ils ont effacé
Oui ! tout le tems que j'ai passé
Avant le jour de ta naissance. /
Bienfait perdu ! quand le respect
Entrave la reconnoissance.
D'un orme, sur sa décadence,

Si l'on retranche le bois sec,
Il vit, reprend un verd plus sombre :
Encor, jouit-on de son ombre.

NESTOR.

O trop vertueuse Sophie !
Souvenez-vous un peu de moi.
Pour mon bonheur, je vous en prie.
Chose impossible, sur ma foi ?
C'est qu'un instant, jamais, j'oublie
Cette faveur que j'apprécie
Autant que la faveur du Roi.

A M. L... de L...

FAIRE la moue à la beauté,

Et fuir une société

Qu'a souvent embellie

De votre esprit la décente gaieté,

D'une teinte encor de misantropie

Rembrunir votre piété,

Le Hérisson le mieux clouté

Est moins armé contre les bêtes

Dont il craint la rapacité,

Que vous ne l'êtes

En vérité

Contre la volupté.

A Mlle. de (1) Bossolst-Campels.

L'AMANDE seche & la noisette,
Le seul bonbon qu'on trouve ici,
Faute de mieux, belle HENRIETTE !
J'en remplis cette boîte-ci.
De ce présent quasi gothique
Vos yeux feront un peu surpris.
Mon cœur vous l'offre : il est antique,
Et ses rides en font le prix.

(1) Cette aimable enfant est morte depuis la première Edition, c'est pourquoi on la nomme dans celle-ci.

IL est jour ; & tu dors , IRIS.
C'est la belle Isis qui sommeille !
Tu dors , quand l'amour me réveille.
Du jour puis-je sentir le prix ?
Le cours bouillant de mes esprits
Irrite mes sens , les enflamme.
Ah ! quel supplice pour mon ame !
Je brûle sans me consumer.
Est-ce un enfer que de t'aimer ?

Inscription d'une porte.

VOUS qui pressé par un besoin
Qui tranche avec votre importance ,

Ou , mû par votre prévoyance ,
De me chercher prenez le soin ;
Arrêtez. Je ne suis pas loin :
Je m'offre à votre impatience.
Ouvrez , entrez , refermez-moi.
Je vous fais grace de l'octroi ,
Et vous permets toute licence.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

ON a cru pouvoir joindre ici la
vieille Ode , ou , Chançon de l'ES-
PILLETTO , parce que , malgré la
vogue qu'elle a eue en son tems ,
elle est quasi tombée dans l'oubli ,
fort commun aux Ouvrages de ce
genre. Son Auteur , qui ne nous étoit
point étranger , avoit une facilité
merveilleuse à faire des vers gascons.
C'étoit au point qu'un jour dans une
fête , faisant des Couplets , le verre

R

en main , adaptés à la circonstance ,
il excita la jalousie d'une femme d'es-
prit. Ce sont , lui dit-elle aigrement ,
de ces impromptu faits au Cabinet.
Pour toute réponse , il chanta sur le
même air & sans hésiter ,

Riman sans bougea de plaço ,
Bacchus és nostr' Appolloun ,
La taulo nostré Parnassio ,
É la barriquo n'es la foun.

quoiqu'il parlât très-bien la langue
française , il lui préféra toujours dans
ses compositions , l'idiome gascon.
Celui-ci lui offroit sans doute des

couleurs plus consonnantes avec sa maniere. Il peignoit flou , parce qu'il avoit le cœur tendre. Aussi ses scrupules lui firent-ils brûler indistinctement toutes ses *Œuvres*. Sacrifice rigoureux ! Nous tenons des gens qui l'avoient particulièrement connu , qu'il avoit travaillé une Pastorale gasconne , qu'on pouvoit mettre à côté du Pastor Fido. Il mourut en 1720.





L'ESPILLETTO,
O D O.

UN o tendr'amouretto
De moun cor fé sasis
Per uno Pastouretto
Qu'es belo que rabis.
La gracio dount campéjo
Soun trop huroux troupel,
Fa qu'on brullo d'embéjo
D'estré soun Pastourel.

O N nou pot fé desfendré
De foun ayré béfiat ,
La bésé , ni l'entendré
Saus estr'effasiat.

Uno poumo rougetto
A mens de bermillou
Qué sa raro bouchetto
Qu'embaumo de douçou.

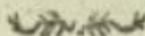
L A S rofos muscadettos
É la flou del bouysiou
Cedoun à sas poupettos
L'audour é la blancou.
Huroufo la manetto

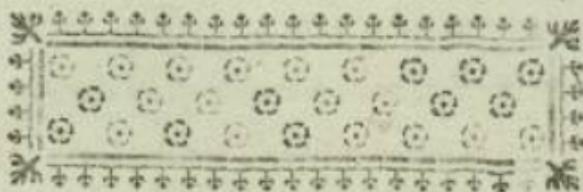
Qu'un joun en tout aunou
Fourçara l'espilletto.

Qué las ten en prisou!

Fragment du même Auteur.

S O U I S els soun dos estelletos
Dont l'amistouso clartat
Espellis mill'amourettos
Dins lou cor lou may tourrat.
Soun fé que ternis l'albastré,
Sa bouchetto de coural,
Rebiscoularon un Pastré
Quand ser'al darnié badal.





(*) HARANGUE

Prononcée en 1766.

M

CHOISI par la Compagnie de.....
pour porter à votre Éminence & ses
hommages & ses profonds respects ,

(*) On supprime à regret le nom
de l'Éminence à qui cette Harangue
fut adressée.

je viens m'acquitter , mais très-imparfaitement , de ce noble emploi. Mon intention suppléera à l'impuissance de mes efforts & aux vœux de mes Confreres.

DEPUIS la visite du vertueux M. D. L. R. ; visite ineffaçable dans notre souvenir ! Puisqu'elle nous mit à même d'entendre les Oracles de cette Raison supérieure qui nous gouvernoit si paisiblement , & de puiser , pour ainsi dire , à la source intarissable de cette bienfaisance qui par mille canaux se distribuoit dans tout
ce

ce Diocèse ; depuis , dis-je , nous n'avions pas vu de plus beau jour que celui-ci. Il est marqué au coin de la plus vive allégresse & célébré par ses éclats.

C E n'étoit pas assez pour nous , M. , de jouir des reflets de votre lumière : il falloit à l'avidité de nos regards , à la perfection de notre bonheur le spectacle éblouissant de votre auguste présence. Quelque délicieuse que soit la situation d'un Spectateur attentif au lever de l'aurore , l'apparition du disque du Soleil , la

projection immédiate de ses rayons bienfaisans , font sur son cœur une impression tout autrement profonde. L'extase dans laquelle il est absorbé, peint assez-bien celle qu'en ce moment éprouvent nos ames.

En t vraiment , qui de nous ne *feroit ravi de voir dans un lieu quasi ignoré, ce Négociateur célèbre , qui d'une combinaison aussi neuve que surprenante , des divers intérêts des Puissances a fait éclore le premier Traité d'alliance entre deux Cours de tout tems rivales , & qui entraîn-*

noient dans le tourbillon de leurs querelles le reste de l'Europe ?

Ce Traité quasi miraculeux , en posant le pouvoir sur son point d'équilibre , auroit comme inscrit dans un cercle étroit l'ambition inquiète des Potentats turbulens , & réalisé presque le projet chimérique d'une Paix universelle , la pierre philosophale de quelques Spéculateurs politiques , sans le contre-coup qu'il a reçu de la part d'un Roi aussi fier que Popilius , & qui n'obéit qu'à ses propres Loix. MAURICE n'étoit

plus. Que n'a-t-il été permis à Votre Éminence de féconder le joug des bienféances attachées à votre État pour lutter à la tête de nos Armées contre un Ennemi dont l'adresse à profiter de toute circonstance , l'a fait se prévaloir & de votre retenue , & des limitations de l'autorité qui vous étoit confiée ?

Si donc gênée dans le choix des moyens , votre Éminence n'a pu donner à son Traité tout l'effet qu'il sembloit promettre , tant qu'il sera respecté des Parties contractantes ,

quel voisin autre qu'un BOURBON
osera remuer ? Il en résulte en der-
niere analyse , que dans la supposi-
tion même d'un embrasement géné-
ral , il éloigne de nos frontieres le
théâtre sanglant de la guerre , & nous
fauve le spectacle de ses horreurs.
Que la France sensible aux avanta-
ges inappréciables qu'il lui assure ,
vous élève des autels ? Ou bien ,
qu'elle place votre image à côté de
celle de l'illustre Héritier d'une Cou-
ronne qui eût rayonné de sa gloire ,
si une mort prématurée ne l'eût trop

cruellement enlevé à nos douces espérances ? Ici, notre douleur se réveille. Souffrez, M., qu'elle déploie son voile funebre sur le tableau même de la joie. Nos larmes coulent.... Ce tribut de nos cœurs est offert à la sagesse d'un Prince qu'une piété héroïque, en l'affranchissant de toute passion, soutenoit dans l'étude pénible de l'art de régner, d'un Prince dont vous aviez acquis la confiance & l'amitié, parce qu'il avoit trouvé en vous, M., cette sagacité d'esprit, qui de la meilleure constitution des Etats démêle les vrais

principes ; cette activité d'ame qui les vivifie , ce ton de franchise que j'ose nommer la physionomie de l'honneur , & qui décele le Rejeton d'une race Salique : enfin , cet amour du bien public , lequel s'étend jusqu'au dernier des sujets & le compte , qualités précieuses dont le concours caractérise les grands Ministres , & les alligne avec leurs maîtres. SULLI , chere ombre que j'évoque ! N'es-tu pas confondue par le culte de la Nation avec les mânes augustes de HENRI le Grand ?

Aussi jaste appréciateur du mérite que ce bon Roi son ancêtre; le DAUPHIN que nous pleurons, traçoit, dit-on, sous vos yeux un plan de législation & de gouvernement le mieux assorti au caractère & à la félicité des Peuples qu'il portoit dans son sein, & dont un jour, selon la marche commune de la nature, il devoit à son grand regret être le père. Quelle perte! Talens sublimes! Vertus patriotiques! Fuyez. Fuyez, M. un séjour où vous seriez plus que jamais exposé aux complots, aux feux souterrains

souterrains de l'envie & de la bassesse.
Félicitez-vous de n'avoir des ennemis qu'à la Cour, & d'être assez loin de ces reptiles intrigans plus nuisibles à l'Etat qu'à votre Eminence (elle peut bien être le jouet de la fortune, mais non sa victime) tournez vos regards du côté d'une Religion quasi expirante, & ce zele ardent que vous avez montré pour la chose publique ? Consacrez-le à de plus grands intérêts, au salut des ames.

Heureux ! mille fois heureux ce

Diocèse dans les bornes duquel vous paroissez ; M. vous resserer pour augmenter le ressort de votre sollicitude pastorale ! Vous faites plus encore , toujours compatissant aux faibles de votre Troupeau , vous lui donnez l'exemple si rare des mœurs austères : votre Eminence s'interdit jusques aux douceurs d'un commerce honnête , peut-être dangereux , mais que l'usage autorise , & qui soulage du poids de la grandeur. O pureté ! Beauté céleste ! Pouvois-tu donner plus d'effet à tes saints attraits , que

de te parer du tendre coloris des
grâces & de l'œil étincelant du génie ?

Je m'apperçois, M., que votre
Eminence souffre de l'esquisse que je
lui présente. Je savois l'entreprise
au-dessus de mes forces, j'en ai pré-
venu ; mais dumoins ai-je la satis-
faction de chanter avec le Cygne du
Rhône :

SANS avoir le pinceau d'Appelle,
Disciple de la vérité,
J'ébauché le portrait fidelle
Que peindra la postérité.

S U I T E

DES BRELOQUES.

AVERTISSEMENT.

LE besoin que les Breloques ont eu cet infiniment petit en littérature, de n'avoir d'un Errata, occasionna ce Supplément imprimé en 1779. Il servira, dit l'Avertissement que nous copions, il servira en attendant une édition moins incorrecte que la première, à compléter le petit nombre d'exemplaires répandus. Les Pièces

de Versification, inférées ici seulement pour remplir la demi-feuille, réveilleront peut-être la curiosité de ces Lecteurs qui se sont exercés sur les précédentes à deviner quelles personnes en ont été, ou pu être les objets? l'Épître Dédicatoire, ont-ils dit, en s'applaudissant de leurs conjectures, est adressée à un Hibernois, les remontrances à M. I. c. d. b., la Cantate à M. I. v. d. p. &c. Toutes ces applications heureuses, en laissant l'Auteur incertain sur le mérite intrinsèque de ses Œu-

vres , l'ont fait plus d'une fois se féliciter de son éloignement naturel pour l'Épigramme & la Satyre ; & comme on ne se félicite pas sans éprouver de plaisir , il reconnoît devoir ce sentiment suave à ces nouveaux Œdipes.



(*) L'Auteur de cette Épigramme pour M. I. Ch. de C. ne des Officiers malheureux du Régiment Royal Comtois



(*) ÉPITRE

A M.

SANS toi, d'une injuste sentence,
Dans ma prison, volage HORTENSE!
J'aurois supporté les rigueurs,
Et trouvé dans mon innocence
Un contrepoids à mes malheurs.

(*) L'Auteur fit cette Épître pour
M. I. Ch. d. C. un des Officiers
malheureux du Régiment Royal-
Comtois.

Barbare excès de bienveillance !
Tu vins m'offrir ton assistance
Avec des yeux chargés de pleurs.
Je les fixai par imprudence ,
Et passai sous la dépendance
D'un Dieu cruel dans ses douceurs.
Avec lui donc , d'intelligence ,
Tu lui prêtas ces traits vainqueurs ,
Ces soins assidus & flatteurs
Qui surprirent ma confiance.
Je t'aimai , ciel ! à toute outrance ,
Et nourris ces folles ardeurs
Sur tes fermens , de l'espérance
Qu'au beau jour de ma délivrance

Nous

Nous ferions bénit de nos cœurs
La trompeuse correspondance,
Je l'avoue avec complaisance,
Mes épines mirent des fleurs
Dont souvent les molles odeurs
Ont bercé mon impatience.
J'étois heureux de l'apparence
D'un plaisir éclos des faveurs
Que tu réservois par décence.
Aujourd'hui, que ton inconstance
M'arrache à ces douces erreurs
Qui d'une chaste jouissance
Avoient emprunté les couleurs,
De noirs projets en ta présence

M'ont effrayé de leurs horreurs.
Je leur échappe à leur naissance :
A l'aide du fer d'une lance
Qui m'a valu quelques honneurs,
Dans mon sein j'éteins les fureurs
Du dépit & de la vengeance :
Mon sang coule avec abondance,
Et s'il me reste des lueurs
De ce rien qu'on nomme *EXISTENCE*,
C'est pour te dire.... vis : je meurs.





É P I T R E

A M. d. f. v.

T O I qui des cœurs glacés rallu-
mant les désirs ,

Ebranles la raison où s'accroche le
sage ,

ZÉMIRE ! oui ; sans doute au centre
des plaisirs

Tu perds le souvenir de notre brut
village ,

Qu'au jour de ton départ désertèrent
les ris ,

Où l'on t'adore encor, un peu mieux
qu'à Paris.

Notre encens ne parfume ici, que
ton image,

Et cet être muet dont nous sommes
épris,

Nous adoucit les maux causés par
ton absence.

Que deviendrions-nous sans ce petit
secours ?

Ah ! consumés d'ennui, nous traf-
nerions nos jours,

Et la nature eût fait l'inutile dé-
pense

De ses trésors versés sur tout notre
hoison :

Une tristesse lente , au sein de l'a-
bondance

Change ses dons exquis en funeste
poison.

Sourde à nos vœux , aux cris de
notre impatience ,

Nous te pressions en vain , de hâter
ton retour.

C'est aux fiers Insurgens prêcher la
dépendance ,

Ou , souffler leur audace aux esclaves
de Cour.

Ingrate ! tes amis , tes proches , ta
Sophie ,

Tous ces noms , ci-devant si chers à
ton amour

Seroient-ils effacés de ton livre de
vie ?

A qui donc , réponds-moi : ton cœur
les sacrifie ?

Qu'ai-je dit ? étouffons un soupçon
odieux ,

Monstre né du dépit & de la ja-
lousie ;

Il hâle tes vertus , il offense mes
Dieux :

Pardonne-moi ce crime : il est noir
à mes yeux :

ZÉMIRE est innocente , & je suis
seul coupable.

Mon œil de l'avenir perçant l'obs-
curité ,

Y lit ta destinée ; & c'est la vérité ,
J'en atteste le Ciel. Quand le Temps
redoutable

Déposera sa rouille , hélas ! sur ta
beauté ,

Ta sagesse , l'appui de ta caducité ,
Te fera triompher de cet impi-
toyable :

Adorée, aujourd'hui, tu seras véné-
rable ;

A la piste l'honneur suit les gens
vertueux.

Femme aimable, & surtout tendre
& fidelle épouse,

De l'estime publique infiniment ja-
louze,

S'honorant des respects d'un cercle
d'amoureux,

ZÉMIRE ! autant de traits que mon
pinceau t'enleve ;

J'esquissé ton portrait : qu'un bon
peintre l'acheve.

Moi,

Moi , j'ai rempli ma tâche , appaisé
mes remords ,

Révéré hautement la fleur de ton
mérite.

Mais , te prévaudrais-tu d'un devoir
que j'acquitte ?

Cesse de t'applaudir : il te reste des
torts.

Souviens-toi qu'aux adieux tu joignis
la promesse

De te rejoindre à nous sur la fin de
l'été.

(1) Du raisin qui mûrit à la chaleur
qui baisse ,
Le parfum répandu dans un air ve-
louté ,
Le jour avec la nuit à-peu-près en
balance ,
Tout annonce l'automne , & tu n'es
point ici.

V A R I A N T E S.

(1) Le raisin qui mûrit à la chaleur
qui baisse ,
Son parfum répandu dans un air ve-
louté ,
Le jour , &c.

ZÉMIRE ! c'est vraiment , dans cette

circonstance ,

Que la plainte est permise & le re-

proche aussi.

Nous t'avions destiné la fête des

vendanges ;

Déjà nos Villageois en faisoient les

apprêts :

S'ils devoient sur des airs , à vrai

dire , peu frais ,

Célébrer ton retour & chanter tes

louanges ,

Les paroles dumoins en sont faites

exprès.

Tant de soins pour tout autre au-
roient quelques attraits :

Toi, ZÉMIRE ! tu vois d'un œil d'in-
différence

Expirer notre joie au moment de
germer.

Paris est le tombeau de ta recon-
noissance.

Pour tes autres vertus, puisse-t-il
t'alarmer !

Ce beau séjour, alors, cessant de te
charmer,

De te revoir bientôt nous rendroit
l'espérance :

Le bonheur qui nous fuit, viendrait
nous ranimer.

Traduction libre

De ce Vers qui se voit sur la porte
de l'Amphitéâtre de Toulouse :

(*Hic locus est ubi mors (*) gaudet
succurrere vitæ.*)

(1) Son crâne affaîlé sous le poids
Des cyprès dus à sa furie,
La mort prête ici, quelquefois,

Son secours à la vie.

(*) Si le mot, *gaudet*, eût paru le
mot propre, on eût traduit,

VARIANTE.

(1) Succombant sous le poids

Ici la mort se glorifie

Des secours qu'elle offre à la vie.

Inscription sur le même sujet.

Lasse d'affliger l'univers,

Dans ce lieu-ci la mort tolere

L'audace d'une main légère,

Qui, fouillant dans les corps ouverts

Des victimes de sa furie,

Evente des secrets divers

Où s'accroche la vie.



(1) Cette ingénieuse façon de
une Nation respectable & notre sainte



ADDITIONS.

APOLOGIE
DES ESPAGNOLS,
 OU réponse à l'Auteur du (1) per-
 sifflage du Siege de Gibraltar.

Vous plaifantez hors de propos,
 Monsieur le difeur de bons mots,

(1) Cette ingénieufe fatyre contre
 une Nation respectable & notre amie,

De la lenteur de notre Siege,
Consultez l'Almanach de Liege,
Qui prédit les biens & les maux,
Vous y verrez que le repos
Peut être une ruse de guerre,
Et que les méprises des sots
Font aux desseins du Ministère
Comme aux succès des Généraux,
Nous pelotons, & le tonnerre

la messéance du procédé à part, est
un chef-d'œuvre de plaisanterie ; on
l'eût mise à côté de l'Apologie, si on
n'eût craint de faire trop perdre à
celle-ci par la comparaison.

Grande

Gronde ici , moins que nos canons,
Tous les lapins des environs
Nous prennent pour des téméraires.
Cette race qui craint le feu ,
Nous juge mal , nous connoît peu ;
Dans le vrai , nous n'avauçons gueres :
Même , aux yeux de nos aduerfaires ,
Notre entreprise n'est qu'un jeu ,
Nos falves ne font que des fêtes.
Oh ! des procédés moins honnêtes ,
En inquiétant l'ennemi ,
Expoferoient nombre de têtes ;
Nous ne dormirions qu'à demi ,
Et ce feroit en pure perte.

Ces raisins, a dit un Renard :
Sont trop verts. Certes, GIBRALTAR
Est une place encor plus verte.

Loin de confier au hasard
Un projet à peine possible,
Nous faisons un siege paisible
Qui nous sert à vaincre autre part.
Par la finesse de cet art,
(1) PENSACOLE en notre puissance,
Prouve au tribunal du bon sens
L'injuste abus de vos talens,

(1) St. Philippe n'étoit pas encore
pris quand cette Apologie parut. On
l'eût préféré à Pensacola.

Joint l'excès de votre imprudence :
Et des suffrages de la France
N'autorisez point vos travers.
Cette nation trop bouffonne ,
Sait trop bien qu'elle déraisonne
En applaudissant à vos Vers.
Sa gaieté touche à la folie :
N'importe à quel prix qu'elle rie ?
Elle riroit dans les enfers.

Du Camp St. Roch, le . . .

(1) St. Philippe a écrit par encore
pris quand cette Apologie parut. On
leur prêtait à Pensacola.

(1) HARANGUE
DE GUILLAUME,

Commis à une porte de Paris.

A M.

TOUT court, en entrant dans
Paris,

Un petit Commis vous arrête.

(1) Cette Harangue préparée sur
le bruit qui courut du rappel de M.
en France, n'ayant pas eu son effet,

Si, SEIGNEUR, vous êtes surpris
De son procédé mal-honnête,
Le motif en lave le tort.

Sachez que dans une Harangue
A sa joie il donne l'essor;
Ses yeux qui préviennent sa langue,
Vous en expriment le transport.

Les complimens que l'art arrange,
Plus jolis sont, mais, non plus vrais

n'auroit pas vu le jour sans l'espece
de singularité qui la caractérise, &
si la fiction, l'aliment de la Poésie
ne suppléoit à l'à propos qui lui a
manqué.

Que le sien fait à moins de frais ;
Le voici donc --- je vois mon ange,
Cher C*** quand je vous vois ,
Et ma moitié qui vous salue ,
N'ayant point vu d'anges , je crois ,
Vous voit sous autre point de vue.
Devant vous qu'elle ait la berlue ?

La cause parle dans l'effet.
Mais , ce qui m'étonne , en effet ,
Muette comme une statue ,
Qui , diroit à son embarras ,
Qu'elle est fille d'une commere ?
Cela ne se devine pas ,
Et même ne se conçoit guere.

A son défaut , c'est mon affaire ,
De lui servir de Truchement
Dans le cours de ce Compliment.
(1) En été , quand de sa lumière
Le soleil verse tous les traits
Sur le milieu de sa carrière ,
Vous êtes , ce semble , un vent frais

(1) L'année astronomique n'est pas celle du peuple. La sienne commence au temps de la moisson , & l'ouverture s'en fait par des feux qui sont les signaux de l'abondance & de la joie. Il faut avoir du pain de reste , pour favoriser les charmes du printemps.

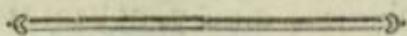
Du soupirail d'une glaciere
Pour elle élançé tout exprès :
Du raifin exquis en automne :
Un pied de myrthe toujours vert
Dans l'âpre saison de l'hiver :
Au beau printemps une anémone,
Joint le parfum de l'oranger :
Tendre , vigoureux , ou léger,
Votre pinceau fait ses délices ,
Elle le suit dans ses caprices
Au pays des enchantemens :
Qu'ils coulent vite ces momens
Que ma FANCHON , hors d'elle-
même ,

Passé

Passé à chanter vos Vers charmans !
Paix me revient qu'elle vous aime ,
Car , toute doucette qu'elle est ,
Quelquefois son caquet s'enflamme ,
C'est , il est vrai , par l'intérêt
Qu'elle prend au bien de mon ame.
Bref , je l'appaise , en l'assurant
Que vous m'absoudrez , en courant.
Le bon Dieu m'a donné la vie :
J'use de ce don imparfait
Le verre en main , & je m'oublie.
Il me pardonne ce méfait ,
Puisqu'il ragrée son bienfait
Par votre retour d'Italie.

Que ce retour si désiré
Tourne au profit de ce Royaume !
Si Roi j'étois , & non GUILLAUME ,
Au poing d'un Ministre adoré
Appendant mon sceptre & ma gloire ,
A couvert du blâme acéré ,
Sans honte à mon penchant livré ,
Je passerois mon temps à boire :
Et vous jusqu'aux Cieux exalté
Par les cris de reconnoissance
D'un peuple sous votre régence
Ivre de sa félicité ,
Encore , seriez-vous flatté ,
De voir FANCMON au rang des Reines.

Sa piquante timidité
Etrangere à la Royauté ,
Ses manieres simples , humaines ,
Tout cela bien considéré ,
Vaut aux yeux d'un juge éclairé ,
L'air imposant des Souveraines.



La pompe vous déplaît , l'éloge vous
ennuie.

J'ai donc fait celui-ci court & simple.

LA FONTAINE.



A M.

AYEZ pitié de l'état de mon cœur.

Votre cruauté le déchire ,

Et ma constance à vous le dire

Aggrave mon malheur.

Soit qu'encore , il empire

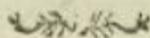
A l'aspect de l'accueil flatteur

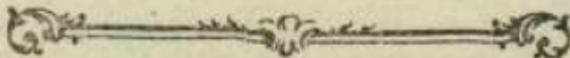
Que mon rival reçoit de vous ,

THÉMIRE ,

Tous les accens de ma douleur

Sont des vœux pour votre bonheur.





IM-PROMPTU,
*Sur Bouts-rimés, donnés dans
une assemblée.*

UI suit Vénus
Est tout au moins hors de l'...Eglise,
S'il n'est aussi Païen que...Romulus.
C'est l'effet de l'amour, en dernière...
analyse.



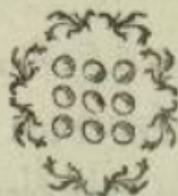


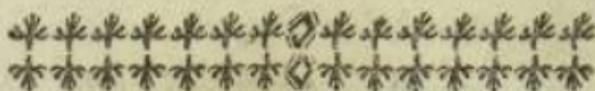
V E R S

A Mlle. D. R.

VOTRE esprit, votre caractère,
Tranchons le mot : deux séducteurs !
G . . . ils ne nous servent guere
Dès que vous forcez à vous taire
Leur douce empreinte sur nos cœurs.
Hélas ! pourquoi ces dons de plaire
Si précieux à la raison ,
Sont-ils entés sur le vieux tronc

D'une vertu jadis sévère ?
Vous croyez la faute légère ,
A tort : c'est une trahison.





ÉPITAPHE

Préparée pour l'Auteur.

CI-GÎT dont le cours de la vie
Fut bordé de mal & de bien ;
Cajolé par sa fantaisie ,
Il rima quelque petit rien.
S'il eût pris son goût pour moyen
De revivre dans sa Patrie ,
Penaud seroit : elle l'oublie.

F I N .



T A B L E.

<i>É</i> PITRE dédicatoire, Page	iiij
Préface,	ix
CANTIQUE de Noé,	I
Épître d'envoi A M. D. L. R. A.	
D. R.	II
L'Hermitage, Épître,	18
Épître à un Goutteux,	39
Portrait. Épître,	49
Épître à M. D. S. G. Conf. au	
Parl. de T.	57
Les remontrances d'un Nautonnier,	62
Les Adieux de Cul de Jatte,	66
Vers à M. le C. de,	70
Vers à M. D. F.	72
Le Chapelet. Conte,	74
Envoi dudit,	93
Ode à M. D. F. M.	94
Cantate,	97.
MADRIGAUX,	
1. A M.	105
2.	106
3. A M. L. de L.	107

4. A Mlle. de Bossolst-Campels ,	108
5.	109
Inscription d'une porte ,	ibid.
L'espilletto. Ode gasconne , dont l'Auteur des Breloques n'est que l'Editeur , ainsi que du Frag- ment qui la suit ,	114

Harangue en prose ,	117
---------------------	-----

S U I T E D E S B R E L O Q U E S .

Avertissement ,	130
Épître à M.	133
Épître à M. d. s. v.	137
Traduction d'un Vers latin qu'on voit sur la porte de l'Amphi- têatre de Toulouse ,	147
Inscription sur le même sujet ,	148

A D D I T I O N S .

Apologie des Espagnols sur la lenteur du Siege de Gibraltar ;	149
Harangue de Guillaume , Commis à une porte de Paris ,	154
Vers à M.	162
Im. Promptu sur Bouts rimés ,	163
Vers à Mlle. D. R.	164
Épitaphe ,	166

Fin de la Table.



